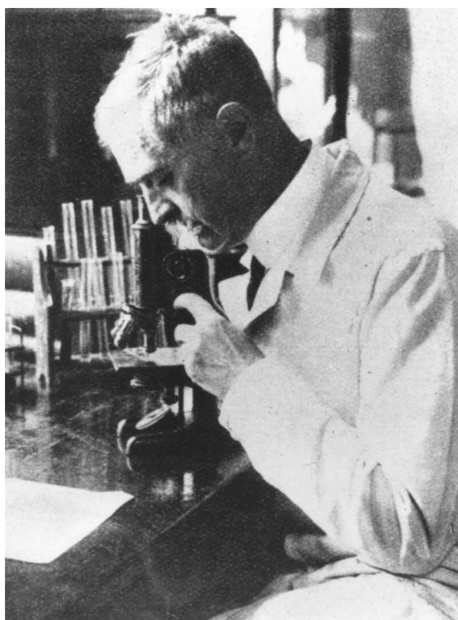
Les Juifs pensent-ils différemment ?



Norman Lebrecht. *Source*

Norman Lebrecht est un journaliste musical et romancier juif britannique. Il contribue à plusieurs médias dont la BBC. Auteur à succès, il a remporté le prix Whitbread en 2002 pour son roman *The Song of Names* qui met en scène deux jeunes garçons juifs à Londres dont l'un disparait et l'autre se lance ensuite dans une longue recherche pour le retrouver. Le roman a été adapté en film en 2019. A ma connaissance, les romans de Lebrecht n'ont pas été traduits en français.

L'intérêt de l'article qui suit est d'expliquer ce que le journaliste et écrivain américain E. Michael Jones appelle "l'esprit révolutionnaire juif. » Je le publie simplement pour susciter la réflexion sous un angle catholique.



Karl Landsteiner

Après seize ans d'une saga de production en boucle, j'ai reçu un appel du directeur de *The Song of Names* pour me suggérer de modifier le scénario. Et si, m'a dit François Girard, l'un des deux protagonistes n'était peut-être pas juif ? Ma réponse ne peut pas être répétée. J'étais totalement sans voix pendant environ une minute.

Mon roman, lauréat du prix Whitbread en 2002, raconte l'histoire de deux jeunes garçons nous ramenant dans le Londres de la guerre. L'un est un violoniste réfugié de Pologne, l'autre un gosse de la classe moyenne aux talents médiocres. « Je suis un génie, » déclare Dovidl à Martin. « Tu es… un peu de tout cela. » Au delà des sites de bombardements, leur amitié s'enracine dans un héritage commun. Le lien est trahi sauvagement lorsque Dovidl disparaît. Martin passe le reste de sa vie dans une poursuite obsessionnelle.

Selon moi, changer Martin pour en faire un non-Juif affaiblirait la symbiose et la recherche désespérée de Martin. S'il y a deux fèves dans une gousse, elle doivent être à peu près similaire à coup sûr. Après avoir reconnecté ma langue à mon cerveau, j'ai discuté des heures contre le fait de changer l'identité de croyance de Martin. Que diable cela peut bien faire comme différence, ais-je crié, s'il est Juif ou non ? Pourquoi les spectateurs auraient plus de sympathie pour Martin s'il n'est pas l'un des leurs ? Le fait d'être juif serait-il d'un coup une impossibilité sur un écran multiplex ?

M'entendant fulminer, je savais que mon cas était plus émotionnel que rationnel, plus en rapport avec la politique actuelle qu'avec une cohérence fictionnelle. On pouvait voir le script définitif que j'ai finalement accepté à l'avant-première au festival du film de Londres le 6 octobre dernier mais le problème demeurait vif en moi.

Alors qu'on tournait le film l'an dernier à Londres, Budapest et Treblinka, j'écrivais un livre, *Genius and Tyranny*, contre une marée montante d'antisémitisme. Une survivante de la Shoah avait été retrouvée torturée à mort à Paris. Des Juifs étaient tabassés dans les rues de Berlin et de Varsovie. Une synagogue avait été mitraillée à Pittsburgh. Les attaques contre les Juifs ont augmenté de 74 % en France, de 57 % aux États-Unis et de 37 % au Royaume-Uni. Le parti travailliste britannique est devenu un havre de provocateurs antijuifs. Certains amis me parlent d'émigration. Les haines les plus ancestrales étaient de retour sous nos yeux.

Mon livre évoque un mystère que des plus grands esprits que le mien n'ont pas réussi à résoudre. C'est une simple assertion : entre le milieu du XIXe siècle et le XXe, une trentaine d'hommes et de femmes ont changé la façon de voir le monde. Pour des raisons qui ne sont pas évidentes, la moitié d'entre eux étaient juifs. Pourquoi cela ?

Parmi ces gens qui ont remodellé nos esprits, il y en a qui sont si célèbres qu'on les connaît que sous leurs noms de famille : Marx, Freud, Einstein, Kafka, Trotsky, Disraeli, Gershwin. D'autres étaient si inquiets qu'ils ont fait de gros efforts pour

s’effacer eux-mêmes de l’histoire ; un autre est allé au tribunal pour que son nom soit enlevé d’un bottin juif américain.

Son nom était Karl Landsteiner et il est possible que vous lui devez la vie, comme moi. Landsteiner est celui qui a rendu les opérations chirurgicales sûres. Immunologue à l’université de Vienne, Il s’est écarté de sa spécialité en 1900 en se demandant pourquoi, après des opérations réussies, de nombreux patients mourraient de choc. Cela avait-il pu avoir un lien avec des transfusions sanguines ? Le savoir scientifique de soutenait alors que le sang était rouge et était le même pour chacun d’entre nous. Landsteiner a apporté une aiguille à tous les membres de son laboratoire et a placé les frottis sous un microscope. En un rien de temps, il a identifié trois types de sang : A, B et O. On a conspué sa découverte à la convention nationale des scientifiques allemands, mais une vingtaine de chirurgiens juifs à l’hôpital du Mont Sinaï de New York ont décidé d’appliquer un test de Landsteiner avant d’opérer un patient précieux en novembre 1907 et depuis, nous pouvons tous faire face à une opération chirurgicale avec une confiance raisonnable.

Le mystère ici, c’est pourquoi Landsteiner a vu ce que les autres ne pouvaient pas voir. Le peu que nous savons de sa pensée est confinée dans une minuscule monographie allemande et une citation pour le Prix Nobel de 1930. Landsteiner a ensuite isolé le virus de la polio et a fait breveter une méthode précoce d’identification de paternité. Bien qu’il fut rigoureusement lié aux méthodes scientifiques occidentales, je me suis demandé si ces brillants axes de vision ne dérivaient pas d’une école de pensée très différente.

En tant que spécialiste de toute une vie du Talmud, j’avais conscience que le recueil médiéval de raisonnement juif enseigne que le sang varie entre une partie du corps à une autre, le sang crânien différant de l’abdominal. Cette œuvre de sagesse populaire, ne reposant pas sur une observation empirique, a t-elle joué un rôle dans le processus mental de Landsteiner lui permettant de dévier de la conformité scientifique ? Et si c’est le cas, serait-il possible qu’une façon de penser ancestrale commune ait permis Karl Marx, Benjamin Disraeli, Sarah Bernardt ou Magnus Hirschfeld (nous allons y venir) de changer le monde tel que nous le connaissons ?

Examinons Albert Einstein. A ce jour, personne à ce jour ne peut comprendre comment un employé du gouvernement suisse dénué de distinction universitaire antérieure, ait réussi à redéfinir, en quatre articles écrits entre mars et juin 1905, la nature de l’univers, son potentiel d’auto-destruction et les horizons de l’espace lointain. Si des journalistes demandait à Einstein d’expliquer sa théorie de la relativité, il disait une blague talmudique : « Lorsqu’on est assis avec une jolie fille pendant deux heures, on a l’impression que cela ne dure qu’une minute ; lorsqu’on est assis sur un fourneau brûlant, on a l’impression que c’est une éternité. »

Einstein, qui a eu une période d’observance du Sabbat et de régime kasher pendant son enfance, considérait l’univers sous un prisme de psaumes davidiques, qu’il citait à

la moindre occasion. Il expliquait avoir un devoir moral de finir l'œuvre de création de Dieu « pour fixer Ses limites après Lui. » Le fait d'être juif et sioniste était central à sa science. Gommer ces certitudes (comme beaucoup le font), c'est falsifier les origines de la physique moderne.

Einstein était le produit de 2000 ans d'exil, de persécution, de ghettoïsation et d'immersion talmudique. Libérés par Napoléon, les Juifs ont jailli comme les bouchons d'un magnum avec des points de vue qui étaient alternatifs, innovants et souvent scandaleux. En 1898, le médecin berlinois Magnus Hirschfeld a soumis au Reichstag une pétition appelant à l'égalité homosexuelle, la première du genre. Fils d'un président de synagogue, Hirschfeld a développé des théories sur la diversité sexuelle qui avait conduit Sigmund Freud, son admirateur de longue date, à l'apoplexie.

Freud lui-même a appliqué le raisonnement talmudique à la psychanalyse. On peut trouver six des treize méthodes statutaires de l'exégèse talmudique dans la pensée analytique de Freud. Bien que Freud, qui était athée, affirmait faussement son ignorance du judaïsme, une connaissance du Talmud était logée dans son inconscient. A la première rencontre des psychanalystes terrifiés après l'entrée des nazis à Vienne en mars 1938, Freud les a rassuré avec l'histoire talmudique du sauvetage de sages de Jérusalem de romains meurtriers par le rabbin Jochanan. Freud se donne alors le rôle de ce rabbin.

Derrière chaque génie de ce siècle fertile, on trouve un courant sous-jacent d'anxiété. Dans *Le Procès*, Franz Kafka anticipe les mécanisme de la grande terreur stalinienne. Dès 1923, Trotsky s'insurge contre l'antisémitisme soviétique. Gershwin a composé ce qu'il a appelé un mode *freygish*, un terme yiddish pour le questionnement, le doute personnel. Les fondateurs d'Hollywood était des Juifs qui avaient fui les pogroms tsaristes. Leur film le plus marquant, *Casablanca*, est une parabole de l'anxiété juive dans un désert californien ; le réalisateur, Michael Curtiz, était un émigré de Budapest. Dans le désert du Mojave, d'autres Juifs de Budapest ont tenté de faire exploser le monde.

Selon ma propre lecture, *Carmen*, l'opéra le plus rentable de tous les temps, n'est pas tant l'histoire d'une gitane mais celle du portrait secret de la femme de l'auteur, une Juive névrosée et libidineuse, Geneviève, qui avait eu une deuxième vie en tant que muse principale de Marcel Proust. Dans la langoureuse recherche du temps perdu de Proust, il cite une dette envers un cousin physicien, le lauréat du Prix Nobel Henry-Louis Bergson, qui s'est affronté avec Einstein lors d'une dispute célèbre sur la flexibilité du temps, qui est en lui-même un concept talmudique.

Trois Juifs ont changé l'utilisation du langage. Heine a libéré la versification allemande des corsets de Goethe ; Proust a introduit des violons d'automne dans la sonorité du français et Léopold Bloom, Juif de façon si saisissante dans *Ulysse* de James Joyce, a investi le dialogue en anglais avec de nouvelles libertés. En musique,

Arnold Schoenberg a renversé cinq siècles de tonalité chrétienne, la remplaçant l'échelle diatonique par une ligne de 12 notes revivifiante. Dans le dernier demi-siècle, les juifs ont trouvé un remède contre la polio, ont inventé la pilule contraceptive, ont établi leur propre état et ont lancé Facebook.

Ce que je met en lumière, ce n'est pas une conspiration des *Protocoles des Sages de Sion*, ni une notion ridicule de l'exceptionnalisme juif – Comme l'avait dit le chimiste Chaim Weizmann, « les Juifs sont comme tout le monde, juste un peu plus » - mais une façon de penser qui a permis aux Juifs de voir le mode d'un angle oblique. Les Juifs pensent-ils différemment ? Au moment où j'ai posé la question, il ne pouvait y avoir qu'une seule réponse.

Alors que j'atteignais les derniers chapitres, l'antisémitisme s'est imposé. Né à Londres après la Deuxième Guerre Mondiale, j'ai fait ma vie comme Juif sans contrainte, quittant le travail tôt les vendredi d'hiver pour le repos du Sabbat et n'ai jamais rencontré d'horribles préjugés. Désormais, j'ai entendu que l'antisémitisme constitue une partie normale du discours quotidien, un parti politique dominant pris en otage par des gens de haine, et que des amis font leurs bagages pour émigrer.

Je ne partage pas leur peur apocalyptique. L'antisémitisme est un balancier. Je dois croire que mon pays va de nouveau va faire un retour de balancier opposé (ou il cessera d'être mon pays). Mon film *The Song of Names* rappelle une époque où la Grande-Bretagne a donné l'asile aux Juifs. Cette compassion n'est pas oubliée. Ce temps troublé passera. Quelques Juifs dissidents, quelque part et en ce moment-même, sont sur le point de changer la marche du monde.

Norman Lebrecht

Source : https://www.spectator.co.uk/article/do-jews-think-differently-/